Les brandons d'autrefois...

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **81 (1954)**

Heft 7

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-229015

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

lutzi ou ehllutzi « faire des éclairs » signalé par Bridel. Comme les Genevois de son temps, Servion dit *ballivage* et non bailliage, il écrit aussi *ballif* d'où est issu le nom de famille Baillif. Un autre nom de famille de chez nous est Chapuis, proprement le « charpentier »; Servion, ayant trouvé dans une traduction qu'il copiait le mot « charpenterie », croit bon de le gloser : *chapuisyrie.*

La vigne, chère au cœur des Vaudois, se dit dans le Lavaux, si j'en crois Bridel, *vit* (latin : *vitis*) ; Servion emploie la forme *vis* qu'on rencontre dans d'autres textes genevois de cette époque. Pour terminer et sans quitter la vigne, signalons que Servion, le premier, nous révèle le mot si pittoresque de *rebioller* ; il lui donne son sens primitif de « faire des rejets, des repousses » puisqu'il dit : *retrencher ce qui souvent rebiolle et borjunne* dans un passage où il compare notre âme en lutte avec le péché à un champ où, sans cesse, les ronces et les mauvaises herbes veulent repousser.

Les Brandons d'autrefois...

La fête des « Brandons » tombait, cette année, le 7 mars. A ce sujet, une aimable correspondante du Sépey nous écrit :

On ne célèbre plus guère les « Brandons » que dans le nord de notre canton, à Payerne et à Yverdon, notamment. Mais au temps de mon enfance, dans le Gros de Vaud, c'était la fête des enfants. Il s'agissait, pour eux, de ramasser du bois pour faire un grand feu... et il en fallait, il en fallait, car ce feu devait être aussi volumineux que ceux de nos 1er août. On ne parlait pas encore de « relâche » pour les élèves des écoles entre Noël et Pâques, je vous le promets !

Le samedi donc, les grands garçons, avec char et cheval, s'en allaient réquisitionner des fagots et même des « quartiers » pour entourer le tas. Il est vrai que le bois était moins cher que maintenant, et personne, ni riches ni pauvres, ne refusaient sa contribution aux « Brandons ».

Le samedi soir, mes frères préparaient leurs flambeaux : des balais d'écurie enveloppés de gros papier bleu qui caractérisait les pains de sucre de l'époque. Puis, ils coulaient de la poix. Leur petite sœur ne pouvait que regarder faire, car les filles n'avaient pas droit au flambeau. Déjà ! priorité masculine !

Le feu était préparé derrière le village, sur l'éminence d'où l'on voit aujourd'hui les pylones de Sottens.

Et le dimanche soir, à la nuit tombante, c'était le cortège. Il démarrait par n'importe quel temps : neige, bise glacée et coupante, rien ne nous arrêtait. En tête, crânaient les plus grands, flambeaux allumés. Suivaient les plus jeunes, jusqu'aux tout petits, masqués, mâchurés, le cou garni de clochettes... Plus d'un frappait sur des timbales, des couvercles de métal ! Plus il y avait de bruit, mieux c'était !

Le plus grand, arrivé sur les lieux de fête, boutait le feu au bûcher avec son flambeau. Il fallait, bien entendu, que le nôtre flambe plus haut que tous ceux que l'on voyait sur les pentes du Jorat. Parents, maîtres et enfants faisaient des rondes et chantaient autour du feu d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles quand les garçons y jetaient leurs flambeaux empoissés.

Et, cependant que le feu brûlait et que les flammes s'apaisaient, un des régents nous racontait la signification des Brandons : une fête païenne destinée, par le feu et du bruit, à chasser les mauvais génies de l'hiver, pour mieux préparer la venue du chevalier Printemps...

Aujourd'hui, dans mon village, cette fête n'est plus qu'un souvenir... Mais on y fait encore les « beignets » de Brandons, cuits dans le beurre et l'huile de noix ou de pavots, saupoudrés de sucre, excellente pâtisserie-maison dont on m'en envoie encore, chaque année, un plein carton.